

# LE MOUVEMENT DANS LA LANGUE ET LA MÉTALANGUE. PRÉSENTATION

Patrick DENDALE  
Université d'Anvers  
Université de Metz

Ce recueil <sup>1</sup> réunit une série d'études qui portent sur l'expression linguistique et l'emploi métalinguistique de diverses notions liées au mouvement (déplacement, parcours, passage, rencontre, orientation, voire changement ou transformation).

Si la notion de mouvement, étudiée sous ses différents aspects et réalisations, assure au volume son unité thématique, chaque étude garde toutefois ses prémisses théoriques et méthodologiques propres et poursuit des objectifs descriptifs et théoriques particuliers, contribuant ainsi à sa façon particulière à la description de la langue et/ou à la mise au point d'un métalangage dans le domaine de l'expression du mouvement. La description du mouvement est ainsi pour la plupart des auteurs l'occasion de poser un certain nombre de problèmes théoriques, comme le traitement de la polysémie (G. Achard-Bayle, M. Dominicy & F. Martin, M.-L. Honeste, D. Leeman, D. Stosic, C. Vaguer, C. Vandeloise), le rapport entre sens lexical et contexte (G. Achard-Bayle, M.-L. Honeste, I. Peeters, C. Vaguer), la compositionnalité du sens, notamment dans les mots dérivés (Z. Guentchéva), la nature grammaticale ou syntaxique des compléments locatifs (D. Leeman, I. Peeters, C. Vaguer, C. Vandeloise), l'opposition, nécessaire ou non, entre emplois concrets (spatiaux) et emplois figurés ou métaphoriques (temporel, notionnel) des unités lexicales (G. Achard-Bayle, Z. Guentchéva, M.-L. Honeste, D. Leeman, I. Peeters, C. Vaguer, C. Vandeloise), ainsi que des pro-

---

<sup>1</sup> Je tiens à remercier l'Université d'Anvers, qui a rendu possible la publication de ce volume par un financement à partir du fonds de publication.

blèmes méthodologiques, comme la possibilité ou l'impossibilité de décrire le sens par la description des formes et des distributions (D. Leeman, C. Vaguer), les conditions d'utilisation de corpus authentiques (M. Dominicy & F. Martin, X. Lepetit, D. Stosic, C. Vaguer), de tests linguistiques ou de manipulations de données langagières (D. Leeman, I. Peeters, C. Vaguer).

Toutes les études sauf une (Z. Guentchéva) concernent le français, étudié seul ou en contraste avec une autre langue (le danois pour X. Lepetit et le serbo-croate pour D. Stosic), l'étude de Z. Guentchéva étant consacrée entièrement aux langues slaves. À part deux études – dont l'une porte sur l'expression du mouvement en général (X. Lepetit) et l'autre sur les préverbes, ou préfixes verbaux (Z. Guentchéva) – toutes les études touchent au problème de la description sémantique des *prépositions*. Cela s'explique par le fait qu'il s'agit ici, pour la plupart<sup>2</sup>, d'études qui ont été présentées au colloque international « Adpositions of Movement / Prépositions et postpositions de mouvement »<sup>3</sup>, organisé<sup>4</sup> à Louvain en janvier 2001 par H. Cuyckens, M. Goyens, W. De Mulder, P. Dendale et T. Mortelmans.

Les prépositions et préverbes étudiés ici sont liés à la notion de mouvement soit par leur sens lexical propre (*jusque, à travers, par, au travers de, de, voire contre*, comme le montre C. Vandeloise) soit par leurs possibilités de combinaison avec des verbes de mouvement (*dans, sur, en* et les préverbes dans les langues slaves). C'est pourquoi plusieurs études dans ce recueil accordent aussi beaucoup de place à la taxinomie des verbes de mouvement, continuant dans ce domaine les travaux de L. Talmy, J-P. Boons, A. Guillet, C. Leclère, D. Willems ou B. Lamiroy.

---

2 Exception faite de l'étude de C. Vandeloise.

3 Trois autres volumes collectifs ont été publiés ou sont en cours de publication à partir des communications présentées lors de ce colloque : un numéro thématique de *Lingvisticae Investigationes* (n° XXV, 2, 2002), « Grammaticalisation : le cas des prépositions locatives », un numéro du *Belgian Journal of Linguistics* (n° 17, à paraître 2005), « Adpositions of Movement » et un numéro de *Studies in Language Companion Series* (à paraître 2005), « Variation and Change in Adpositions of Movement ».

4 Je tiens à remercier ici le Fonds de la Recherche Scientifique – Flandres (FWO) ainsi que l'Université d'Anvers (projet NOI BOF UA 1998) pour leur soutien financier dans l'organisation du colloque.

Dans quatre contributions (G. Achard-Bayle, M. Dominicy & F. Martin, M.-L. Honeste et C. Vandeloise) la notion de mouvement est utilisée, sous une de ses nombreuses manifestations, comme un élément du *métalangage* linguistique. Chez M. Dominicy & F. Martin les emplois perceptifs des locutions prépositionnelles *au travers de* et *à travers* sont décrits par la notion de mouvement (mouvement d'une sonde, qui va de l'Expérienceur à l'objet d'expérience, ou d'un stimulus, qui va de l'objet d'expérience à l'Expérienceur). Chez G. Achard-Bayle certains emplois de *en* sont liés à des processus de changement, de déplacement ou de transformation (transfert et projection). Chez M.-L. Honeste tous les emplois de la préposition *de* se ramènent à une opération unique décrite comme une opération d'origination, liée, elle, en dernier lieu à la notion de mouvement. C. Vandeloise enfin introduit la notion de rencontre (atypique) pour rendre compte des liens entre emplois spatiaux et emplois axiologiques, oppositionnels de la préposition *contre*.

\* \* \*

Le volume s'ouvre sur une étude onomasiologique, dans laquelle l'auteur, Xavier Lepetit, donne un aperçu des verbalisations du mouvement en français et en danois. La confrontation de ces deux langues, romane et germanique, prolonge et confirme les observations faites par L. Talmy (1975, 1985) à partir de l'espagnol et de l'anglais sur la réalisation syntactico-sémantique des composants Manière et Trajectoire du mouvement. Pour cette étude, X. Lepetit part d'un corpus de verbalisations françaises et danoises de scènes d'une bande dessinée, dans laquelle est représenté un mouvement.

Suivent alors huit études sémasiologiques, portant sur les prépositions *jusque*, *à travers*, *au travers de*, *par*, *dans*, *sur*, *contre*, *de* et *en*, toutes susceptibles d'exprimer le mouvement, soit seules, soit en combinaison avec des verbes de mouvement, dans des emplois qu'on appelle habituellement *dynamiques*, et une étude sur les préverbes slaves.

Dans la première de ces études, Céline Vaguer se penche sur le sens de la préposition *dans*, lorsque celle-ci suit un verbe de mouvement et introduit un complément de verbe. L'auteur part d'une liste de verbes établie par Gross (1968, 1975) sur la base d'un critère distributionnel et syntaxique, à savoir leur capacité d'être suivis d'un

infinitif et de répondre à la question *Où?* (ex. *Il va acheter des cigarettes*). Dans cette liste de quelque 130 verbes dits « de mouvement », qu'elle complète de quelque 70 verbes qu'on pourrait considérer comme des « verbes de mouvement » sur la base de critères sémantiques intuitifs, elle sélectionne 14 verbes susceptibles d'entrer dans une structure de complémentation verbale dont le syntagme prépositionnel est introduit par la préposition *dans* et ne peut pas être introduit par une autre préposition. Ces 14 verbes de mouvement sont étudiés dans un corpus d'énoncés attestés, d'abord d'un point de vue syntaxique, ensuite d'un point de vue sémantique, visant, en dernier lieu, à saisir l'« identité sémantico-syntaxique » de la préposition sous étude.

L'application de quatre tests syntaxiques aux exemples du corpus (tests de suppression, de détachement en position initiale, de déplacement en position « préverbale finie » et de reprise par une proforme verbale) permet à l'auteur de confirmer que les syntagmes prépositionnels introduits par *dans* sont bel et bien des compléments de verbe. Dans l'analyse sémantique qui suit, l'auteur propose d'abord des critères pour distinguer entre emplois concrets et emplois abstraits de *dans*, et définit ensuite la préposition comme marquant une relation de *coïncidence* (interne ou externe, totale ou partielle), tant pour ses emplois concrets, spatiaux, que pour ses emplois abstraits, ce qui d'ailleurs conduit l'auteur à mettre en question la distinction classique entre ces deux types d'emplois.

Dans la contribution d'Isabelle Peeters, l'approche est également syntaxique à la base, l'auteur voulant distinguer entre compléments en *sur* fortement régis par le verbe (compléments de verbe) et compléments en *sur* adjoints, « périphériques » (compléments de phrase). Cette opposition est mise en rapport, sur le plan sémantique, avec l'opposition faite entre « cible développée englobante » et « cible développée non englobante », distinction qui rejoint celle que fait C. Vagner pour les syntagmes prépositionnels en *dans* entre « coïncidence avec le sujet et le procès » et « coïncidence avec le procès ». Les compléments de verbe permettent selon I. Peeters une interprétation *positionnelle* et *directionnelle* ; les compléments de phrase uniquement une interprétation *positionnelle*. Est ensuite examinée la compatibilité des compléments en *sur* avec les différentes classes de verbes de mouvement telles qu'elles sont distinguées par Boons, Guillet & Leclère (1976) et Guillet & Leclère (1992) et l'interprétation que reçoivent alors ces combinaisons.

La contribution de D. Leeman est consacrée à la préposition *jusque*, que certaines études avaient définie comme exprimant la fin d'un mouvement ou la limite qui n'est pas dépassée. Après un examen critique des descriptions antérieures de cette préposition, l'auteur décrit le propre de cette préposition à l'aide de la notion de *parcours* (c'est-à-dire d'étendue parcourue), tant dans son emploi spatial que dans ses emplois temporel et notionnel (*Elle est enceinte jusqu'aux yeux*). Ce parcours se caractérise par le fait que la borne de départ n'est pas précisée et qu'il n'est pas dit non plus si au bout du parcours on franchit ou non la limite. La notion de *parcours* permet à l'auteur d'expliquer les différences sémantiques entre *jusque* utilisé seul et *jusque* utilisé en combinaison avec une autre préposition (*à, chez, en...*), par exemple le contraste entre *Il m'a raccompagné chez Paul* et *Il m'a raccompagné jusqu'chez Paul*.

La comparaison sémantique de ces deux types de constructions conduit à la conclusion que *jusque* est à considérer comme un marqueur qui spécifie le procès exprimé par le verbe de façon *aspectuelle*, c'est-à-dire dans son étendue spatiale et/ou dans son déroulement temporel. Cela permet d'expliquer les connotations de longueur, d'effort, de difficulté ou encore d'excès ou de quantité exagérée, que dégage souvent cette préposition.

Dans la cinquième contribution, Claude Vandeloise, revient sur la préposition *contre*, qui a été abondamment étudiée ces dernières années (cf. entre autres le volume collectif de P. Péroz 2003 dans cette collection). C. Vandeloise se propose ici de comparer les emplois *axiologiques* de la préposition (*Ferdinand est contre la guerre*) avec ses emplois *spatiaux*, dans le but de vérifier si l'hypothèse localiste s'applique aussi à cette préposition. Il étudie d'abord la notion d'opposition, laquelle est décrite en termes de rencontre entre un élément mobile et un élément immobile. Cette notion lui permet de rendre compte des emplois spatiaux de *contre*, structurés en quatre types de rencontres. Sont étudiés ensuite les emplois *axiologiques* ou *oppositionnels* de la préposition, qui ont la particularité de prendre pour antonyme la préposition *pour* : l'auteur montre que *être contre* ne signifie pas la même chose que *s'opposer à* ou *ne pas aimer*. Cela le conduit à rejeter ces deux verbes comme notions pour décrire les usages axiologiques de *contre* et à proposer de les décrire au moyen de la notion extra-linguistique de *satisfaction*, un primitif de l'expérience humaine.

Arrivé à deux règles d'usage pour les deux types d'emplois de *contre*, l'auteur entend montrer que les deux emplois ne sont toutefois pas complètement indépendants l'un de l'autre et qu'il n'y a donc pas lieu de parler d'homonymie à leur propos. Il souligne une série d'analogies entre les deux types d'usages et tente de relier les deux règles d'usage formulées en montrant diverses connexions entre elles. Parmi ces connexions, une place importante est donnée à la notion de *rencontre atypique* entre deux entités (animées ou non). L'hypothèse qu'il formule est que *contre* sert justement à introduire ce type de rencontres atypiques.

Les prépositions *à travers* et *au travers de*, étudiées par M. Dominicy et F. Martin, ont en commun avec la préposition *jusque*, étudiée par D. Leeman, qu'elles expriment, elles aussi, le parcours ou le trajet parcouru par une entité.

Dans une approche qui s'inspire tant de la philosophie que de théories cognitives linguistiques, les auteurs étudient les emplois perceptuels et spatiaux de ces deux prépositions, les comparant, au passage, avec les prépositions *par* et *en travers de*. Ils montrent tout d'abord que tant les emplois perceptuels que les emplois spatiaux de ces locutions prépositionnelles peuvent être décrits au moyen de la notion de *déplacement*. Ils s'appuient pour cela sur la théorie cognitive de Talmy (2000), dans laquelle la perception est représentée au moyen d'une métaphore naïve dont le domaine-source contient un Chemin parcouru par une sonde – qui part d'un Expérienceur à un Objet perçu – ou par un stimulus – qui part de l'Objet perçu à l'Expérienceur.

Au moyen de cette caractérisation cognitive, les auteurs définissent d'abord le sémantisme propre de la préposition *au travers de* pour formuler ensuite, à partir de cette caractérisation-là, trois conditions sous lesquelles la préposition *à travers* sera préférée à la préposition *au travers de* dans ses emplois perceptuels. Pour ce qui concerne les emplois spatiaux, les auteurs se limitent à « quelques contrastes particulièrement nets » entre les deux locutions prépositionnelles dans une classe restreinte de constructions. Ils arrivent à la conclusion, premièrement, que les contraintes sur l'emploi spatial de *à travers* font écho à ce qui a été observé pour ses emplois perceptuels, et deuxièmement, que la préposition *à travers* est surtout sensible au paramètre d'orthogonalité, alors que l'emploi de *au travers de* exige une résistance à la cible par un site qui fait obstacle.

La contribution de Dejan Stosic est consacrée en premier lieu à la préposition *par*, et, dans une moindre mesure, à la locution prépositionnelle *à travers*, deux prépositions qui indiquent la « phase médiane du déplacement », ou, pour être plus précis la relation de *passage*. L'auteur veut étudier cette relation pour le serbo-croate et pour le français, afin de montrer que ces deux langues « mettent en jeu des moyens, des stratégies et des concepts différents pour décrire une même situation dans l'espace ».

Le gros de l'article est consacré à l'examen de l'étrange constatation que *par* se traduit régulièrement en serbo-croate par l'Instrumental (d'emploi dynamique), lequel, lorsqu'il est retraduit en français, donne lieu, dans certains contextes, à l'emploi de la préposition statique *sur*. Cette dernière exprime évidemment, une toute autre relation spatiale que *par*, à savoir la relation porteur/porté. Pour tirer au clair cette étrange corrélation sémantique, D. Stosic étudie d'abord le sens spatial de *par* et son rapport avec différents types de verbes de mouvement et divers types de noms désignant les entités-sites. Il conclut que la différence entre *par* en français et l'instrumental en serbo-croate est que *par* exprime la notion de trajet et de connexion médiane entre site initial et site final, alors que l'Instrumental exprime l'idée de « parcours en cours de déroulement ». Il explique comment il se fait que *par*, malgré ces différences sémantiques, se traduit quand même parfois par l'Instrumental et pourquoi l'Instrumental en serbo-croate se traduit dans certains cas par la préposition *sur* au lieu de la préposition *par*. Reste que pour l'auteur la correspondance *par* → Instrumental → *sur* constitue une déviance sémantique.

Dans sa contribution, Zlatka Guentchéva étudie la signification que prennent les verbes de déplacement dans une série de langues slaves lorsqu'ils sont précédés d'un « préverbe » (ou préfixe verbal). L'auteur montre que ces significations répondent au principe de compositionnalité, c'est-à-dire sont motivées à partir de la signification du verbe de base et de celle du préverbe, selon des mécanismes de fusion sémantique complexes, et qu'elles peuvent être décrites au moyen de la théorie des lieux abstraits de J.-P. Desclés (2001).

Comme facteurs déterminant le processus de compositionnalité du sens, l'auteur traite successivement l'apport sémantique du préverbe, l'apport sémantique du verbe de base et la relation grammaticale que le préverbe impose au verbe de base (construction transitive ou intransitive). Comme les préverbes qu'elle étudie sont issus de

prépositions, Z. Guentchéva compare aussi, dans la dernière partie de son article, les constructions avec un verbe préverbe aux constructions avec un verbe de base suivi d'un syntagme prépositionnel introduit par la préposition correspondant au préverbe et elle constate que ces deux types de constructions sont sémantiquement très proches l'un de l'autre. Cela n'empêche pas qu'on trouve aussi des constructions où un verbe préverbe est suivi d'un syntagme prépositionnel introduit par la même préposition que celle qui a donné lieu au préverbe, constructions *a priori* redondantes, mais dont l'auteur décrit de façon détaillée les possibilités et les valeurs spécifiques.

Dans le neuvième article, Guy Achard-Bayle montre, que la métamorphose et la métaphore peuvent être considérées comme deux formes de changement, voire de mouvement ou de déplacement – l'un un changement au sens propre ou changement *de re*, l'autre un changement au figuré ou changement *de dicto*.

Après avoir rappelé, dans la première partie de l'article, les principaux éléments de l'approche cognitive de la métaphore, l'auteur se concentre dans la deuxième partie sur le rôle de la préposition *en* dans la représentation des déplacements et changements réalisés par la métaphore et la métamorphose. Cela passe, pour ce qui est de la métamorphose, par l'étude des prédicats dits *transformateurs*, tels *se transformer en*, *être métamorphosé en*, etc., mais aussi par l'étude de prédicats de *pseudo-métamorphose* ou de *travestissement*, comme *se déguiser en*, *se mettre en*.

Ces prémisses théoriques sont appliquées, dans la dernière partie, à un poème d'Apollinaire, dans lequel apparaissent plusieurs exemples de *en*, préposition et préfixe, les uns représentant des procédures métaphoriques, les autres des processus métamorphiques ou pseudo-métamorphiques, avec entre les deux des *zones de confusion*, où les deux interprétations sont envisageables.

La préposition *de*, étudiée dans l'article de M.-L. Honeste, n'est pas une préposition qu'on mettrait spontanément en rapport avec la notion de mouvement, sans doute parce que les emplois les plus fréquents de la préposition sont des emplois qualifiés le plus souvent de « grammaticaux », voire de « vides » (*Il parle de politique*). L'auteur montre toutefois que cette préposition a un signifié unique, invariant, qui a justement à voir avec la notion de mouvement. Partant de descriptions de *de* selon lesquelles certains emplois de la préposition expriment l'éloignement ou, mieux encore, l'origine, M.-L. Honeste montre que cette description se généralise à l'ensemble des emplois de

*de*, le sens propre de cette préposition étant selon elle d'exprimer une opération d'origination, qui n'est pas présente seulement lorsque la préposition se combine avec un verbe de mouvement (*venir de*), mais dans n'importe quelle relation exprimée par la préposition. Les diverses valeurs qu'on attribue selon les contextes à la préposition *de* (cause, agent, prélèvement...) proviennent pour M.-L. Honeste de l'interaction du contexte avec la valeur sémantique inhérente de la préposition. Le fait que l'opération d'origination soit tellement basique dans notre expérience humaine explique, selon l'auteur pourquoi *de* a tant d'emplois, qui correspondent tous à des domaines différents d'application de son signifié invariant.

### BIBLIOGRAPHIE

- BOONS J.P., GUILLET A., LECLÈRE C., 1976, *La structure des phrases simples en français. Constructions intransitives*, Genève, Droz.
- DESCLÈS J.-P., 2001, « Prépositions spatiales, relateurs et préverbes », in ROUSSEAU A. (éd.) *La sémantique des relations*, Lille, Université Charles De Gaulle-Lille 3, p. 87-99.
- GUILLET A., LECLÈRE C., 1992, *La structure des phrases simples en français. Constructions transitives locatives*, Genève-Paris, Droz.
- GROSS M., 1968, *Grammaire transformationnelle du français. Syntaxe du verbe*, Paris, Larousse.
- GROSS M., 1975, *Méthodes en syntaxe*, Paris, Hermann.
- PÉROZ P. (éd.), 2003, *CONTRE. « Identité sémantique et variation catégorielle »*, Metz, Université de Metz.
- TALMY L., 1975, « Semantics and Syntax of Motion », in KIMBALL J. P. (éd.), 1975, *Syntax and Semantics*, vol. 4, Academic Press, London.
- TALMY L., 1985, « Lexicalization patterns: semantic structure in lexical forms », in SHOPEN T. (éd.), 1985, *Language typology and syntactic description*, Cambridge University Press.
- TALMY L., 2000, *Toward a Cognitive Semantics. Volume I: Concept Structuring Systems*, Cambridge (Mass.)/Londres, The MIT Press.